

Au Mont-Tendre : (31 octobre)

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **26 (1888)**

Heft 45

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Au Mont-Tendre.

(31 octobre)

On nous écrivait, de la Vallée-de-Joux, il y a deux ou trois mois :

« Monsieur,

» Ancien abonné, et lisant assidûment le *Conteur*, je me suis demandé mainte fois pourquoi, dans vos excursions, vous dirigez toujours vos pas vers les Alpes, dont vous avez fait tant de jolies descriptions, et jamais sur notre Jura, qui a cependant bien ses beautés. En attendant le plaisir de vous y rencontrer prochainement, veuillez agréer, etc. »

Cette lettre, perdue et oubliée dans les couches inférieures de mes papiers, est revenue à la surface l'autre jour. En me faisant le reproche d'avoir ainsi négligé cette cordiale invitation, je bouclai mon sac et partis, accompagné de quatre gais Lausannois. Nous primes le train de Vallorbes vers 5 heures du soir. Il faisait une journée exceptionnellement belle pour la saison ; et, dans la transparence de l'air, les Alpes dessinaient leurs moindres contours avec une admirable pureté.

Deux heures plus tard, le ciel était magnifiquement étoilé. Au départ de Vallorbes, où le train, revenant en arrière pour prendre la ligne du Pont, décrit un immense demi-cercle autour de ce grand village, le spectacle était magnifique ; ses usines, ses fabriques, ses ateliers, ainsi que ses nombreuses habitations disséminées jusqu'au pied de la montagne, brillaient de mille feux, que le tremblement du wagon semblait multiplier encore.

On eût dit qu'une pluie de ces myriades d'étoiles, dont le ciel était pointillé, venait de tomber sur ce charmant vallon.

Enfin le train pénètre dans la montagne et file à travers les grandes forêts ; aucune lumière, aucune animation sur le parcours, jusqu'au Pont, où, du wagon, on se dirige immédiatement vers l'hôtel de la *Truite*, tenu par M. Edgar Rochat.

Les réverbères ne sont pas nombreux par là, et n'éblouissent guère ; les nouveaux moyens d'éclairage n'ont pas encore apparu dans la contrée. Mais entrons ; la vie est au dedans. Dans la salle à manger de l'hôtel, chauffée et bien éclairée, plusieurs promeneurs et des voyageurs de commerce paraissent souper fort agréablement. Au café, on fait la partie de piquet, on lit les journaux, on cause des derniers événements politiques. C'est là que le voyageur va fumer son cigare après souper.

Et comme on y dort bien, à l'hôtel de la *Truite* ! Les chambres sont grandes, bien meublées, les matelas excellents. Puis, une fois au lit, c'est pour y jouir d'une douce tranquillité. A Lausanne, on ne dort pas, surtout si votre chambre donne sur la rue. Au loin, souvent des cris désordonnés, des chansons bachiques ; dans la rue, des groupes d'ouvriers en goguette, et précédés d'un affreux harmonica ; plus loin, des commissionnaires qui essaient de rentrer chez eux en se querellant ; des fenêtres qui se ferment tardivement, des portes qui grincent, des amis qui se font de mutuelles flatteries ou médisant de quelqu'un ; telles sont les douces harmonies de la nuit.

Le matin de bonne heure, et alors que la plaine est encore enveloppée par les épais brouillards de l'automne, la vallée de Joux est inondée de soleil. Dans les grandes prairies, qui descendent en pente douce vers le lac, et sur lesquelles se détachent les chalets aux toitures gris-clair, de nombreux troupeaux paissent et égaient les échos de leur joyeux carillon.

Une seule chose vous inspire un moment quelque tristesse ; c'est ce pauvre petit bateau à vapeur amené là malgré lui, et qui est à l'ancre dans le port. Seul sur ces bords, cet exilé du Léman a l'air de se demander pourquoi on le retient là prisonnier et inactif.

— Alors, il ne marche pas, demandai-je à une bonne femme qui passait.

— Pas pour le moment, répondit-elle, mais si ces messieurs veulent s'embarquer, le chauffeur demeure tout près d'ici.

— Merci, madame, nous allons faire une course de montagne.

— Alors, y a pas à prendre le bateau... sans ça, il s'en va bien vite chauffé.

A huit heures, nous nous mettons en route pour le Mont-Tendre. Le maître d'hôtel, qui nous fait l'amabilité de nous accompagner, est suivi d'un robuste gaillard portant une large hotte bourrée de provisions.

A peine avons-nous fait deux cents pas, que M. Rochat nous arrête pour nous montrer son vivier installé au bord du lac. Il soulève une trappe, et à chaque coup de nasse ramène un magnifique brochet qu'il lance dans une flaque d'eau voisine. Ces pauvres bêtes s'y entassent bientôt, s'y débattent, donnent de la queue, font rejallir l'eau de tous côtés et nous aspergent d'importance.

Un second trapon s'ouvre bientôt sur le compartiment des truites, dont plusieurs sont déposées dans l'herbe où, singulièrement désappointées, elles nous rappelaient cet original d'Anglais qui apprenait à nager sur un tas de noix.

L'un des nôtres, très friand de poisson, fit hâter le départ, dans l'espoir qu'au retour il aurait le temps de mettre à la poêle quelques-unes de ces jolies bêtes. Et peu après, nous franchissions en écharpe les premières pentes de la chaîne du Mont-Tendre, par un chemin toujours bien marqué, et à l'ombre des grandes forêts de sapins. Tout à coup, et par un agréable contraste, s'ouvre une large éclaircie toute baignée de soleil et entourée de pentes boisées où s'estompent les plus riches teintes de l'automne.

Ce sont les superbes pâturages du *Pré de l'Haut-dessus* et du *Pré de l'Haut-dessous*, séparés par un mur de clôture, peut-être unique dans nos montagnes, qui a plus de 3 kilomètres de

long, et que les vachers ont surnommé le « mur de la Chine. »

Puis viennent les pâturages du *Ma-zet* et du *Chalet de pierre*, où l'on rencontre des *baumes* d'une profondeur effrayante. Il faut aller bien loin de l'ouverture de ces grottes insondables, pour trouver un caillou, un fragment de rocher, tant les promeneurs qui passent par là tiennent à y jeter leur pierre, dont le bruit sourd et prolongé se perd dans les profondeurs de la montagne.

De là, on atteint le sommet de la chaîne en 15 minutes. Et après avoir joui, en montant, d'une vue superbe sur l'immense forêt du Risoux, qui a 7 lieues de longueur, sur une partie du département du Doubs, sur la *Dent de Vaulion*, le *Suchet*, le *Mont-d'Or* et autres sommités du Jura, la scène change tout à coup comme par enchantement, et s'agrandit de tout l'immense horizon qui s'ouvre sur l'autre versant.

A gauche, les lacs de Neuchâtel et de Morat; à droite, toute la Côte, et Genève, légèrement voilée de vapeurs; à nos pieds, tout le plateau, avec ses prés, ses champs, ses vignes, ses beaux villages dont les clochers scintillent au soleil; puis, les rives du Léman qui dessinent leurs capricieux contours, depuis l'embouchure du Rhône jusqu'à Genève.

Le Mont-Tendre est le seul point, croyons-nous, d'où le regard puisse embrasser le lac dans son entier.

Puis, comme couronnement à ce panorama grandiose, la chaîne des Alpes, depuis les montagnes qui s'élevaient au-delà d'Annecy jusqu'à l'extrémité de la chaîne bernoise, jusqu'au Pilate et au Righi!... On reste vraiment émerveillé et en extase devant la majesté de ce spectacle que la plume est impuissante à décrire.

FEUILLETON du CONTEUR VAUDOIS

LE CURÉ DE VIRELOUP

par André THEURIET.

I

Vireloup est un village d'une centaine d'habitants, perdu en pleine forêt, à la lisière de Bourgogne et du pays Langrois. Les maisons basses, bâties en blocaille et écrasées sous une lourde couverture de ces pierres plates que les paysans de la campagne nomment de la lave, surplombent dans un pittoresque désordre un ravin, au fond duquel chante un ruisseau qui va se jeter dans l'Ource. De magnifiques futaies enserrant ce hameau et mettent trois lieues de solitude entre lui et le bourg le plus proche. L'endroit est si sauvage que les loups eux-mêmes, dit-on, s'y trouvent dépaysés et détalent en l'apercevant; d'où lui vient son nom de Vireloup. Au sommet de cette dégrin-

L'atmosphère était si pure, que Lausanne s'étalait devant nous dans tous ses détails. A l'œil nu, on voyait très nettement le Grand-Pont, et à l'aide de jumelles ordinaires, nous en avons compté les arcades.

Eh bien, le croiriez-vous? après avoir éprouvé des impressions aussi pures, aussi poétiques, et qui élevaient nos esprits bien au-dessus des choses de ce monde, nous avons mangé et bu là-haut comme de simples mortels!...

J'avais oublié de vous dire que nous comptions parmi nous trois maîtres d'hôtels, qui tous avaient garni leurs sacs d'excellentes choses. Aussi, vimes-nous s'étaler successivement sur le sommet du Mont-Tendre, des pâtés Forney, des langues salées, des volailles dodues, du foie de grive, un dessert délicieux, et que sais-je encore; le tout arrosé d'excellent Epesses, de Porto, de Malaga et de fine Champagne.

Comment résister à ce festin, avec un appétit aiguisé par trois fortes heures de montée?... Impossible.

Et je vous prie de croire que ce copieux pique-nique n'a point nui du tout aux sentiments que nous venions d'éprouver, au contraire; la nature paraissait encore plus belle. Le retour, qui s'est effectué par l'Abbaye, pour faire diversion, était vraiment délicieux. La Vallée-de-Joux, son lac et ses jolis villages, éclairés par le soleil couchant, offrait le paysage à la fois le plus riant et le plus doux qu'on puisse imaginer. Aussi, nous arrêtions-nous fort souvent pour l'admirer... Il est vrai qu'à côté de cela la hotte magique de M. Edgar Rochat faisait des prodiges. Avait-elle double ou triple fond? je l'ignore; mais le fait est que de nouvelles fio-

golade de bâtisses éparpillées dans la verdure, se dresse un clocher trapu, coiffé d'un toit d'ardoises qui menace ruine; à côté, séparé de l'église par le cimetière et un modeste jardin, clos de haies de cornouilles, le presbytère montre sa façade grise où grimpe une vigne dont les raisins ne mûrissent jamais.

La paroisse est fort pauvre; peu de prairies, peu de terres cultivées; les habitants gagnent maigrement leur vie en travaillant au bois. La forêt, où ils exercent le métier de bûcheron, leur donne à peu près le vivre et le couvert. Elle les alimente de tout: bois de chauffage et de charpente, huile de faines pour l'éclairage et la cuisine, panerées de champignons et de fruits sauvages pour le souper quotidien, lièvres et perdreaux pris au collet, pour les jours de gala. Séparés du monde par la ceinture isolante des bois, les gens de Vireloup sont très primitifs et vivent quasi en dehors de la ci-

les en sortaient à l'infini. C'était une vraie création.

C'est dans une de ces haltes que M. Rochat nous raconta ce fait assez curieux, à la vue des nombreux troupeaux qui paissaient autour de la Vallée. Les territoires du Pont et de l'Abbaye sont répartis de façon, que tel champ du territoire du Pont appartient à un propriétaire de l'Abbaye, et que tel autre qui se trouve sur le territoire de l'Abbaye appartient à un propriétaire du Pont. Aussi, pour éviter des réclamations et des tiraillements désagréables, ces deux localités décidèrent-elles de faire paître leur bétail en commun.

Malgré cela, les vaches de l'Abbaye ne se mélangent jamais à celles du Pont, et réciproquement. Chaque troupeau reste groupé, et l'on peut toujours voir entr'eux la ligne de démarcation bien tranchée qui les sépare.

De tout temps ce fait a été remarqué, et il est attesté par tous les vieillards de la contrée.

Chaque troupeau a ses habitudes, son langage, ses opinions auxquels il reste fidèle.

Voyez jusqu'où l'esprit de parti va se nicher!...

Je termine en conseillant à tous les amateurs de la belle nature, qui n'ont pas encore gravi le Mont-Tendre, de le faire dès le retour de la belle saison. C'est une course facile, charmante durant tout le trajet, et qui peut se faire en cinq heures, aller et retour, à partir du Pont.

Mais, croyez-moi, pour la faire dans des conditions réellement agréables, allez coucher la veille à l'hôtel de la *Truite*, et faites en sorte que le lendemain matin M. Edgar Rochat soit des vôtres. L. M.

vilisation. D'affreux chemins de traverse les relient seuls au chef-lieu; le piéton visite le village trois fois par semaine, y apportant quelques circulaires officielles pour la mairie ou la cure, et très rarement une lettre. Les nouvelles du dehors ne parviennent à Vireloup que de loin en loin, et si tardivement qu'elles ont déjà des airs de légende quand elles se répandent dans le village.

Un dimanche matin, vers la fin de l'été, emporté par l'attrait d'une herborisation en plein bois, je m'égarai dans ce massif forestier, et sur la pointe de dix heures, je tombai affamé à Vireloup. Le soleil d'août chauffait à blanc l'unique rue pierreuse et montante, et sous le braslement de cette chaleur, le hameau semblait dormir. Tous les logis étaient clos; devant les façades irrégulièrement alignées, quelques poules seules gloussaient discrètement en donnant de-ci et de-là des coups de bec affairés dans le